

FORME DE VIE PASSIONNELLE DU MIGRANT CLANDESTIN

MAMBO Alléby Serge-Pacôme

Enseignant-chercheur

Université A. Ouattara – Bouaké, République de Côte d'Ivoire

spmambo@hotmail.fr

KOFFI Dagou Kanga Marie Albertine

Enseignant-chercheur

Université A. Ouattara – Bouaké, République de Côte d'Ivoire

kofii_albertine@yahoo.fr

Résumé

La migration clandestine est bien plus qu'un phénomène sociologique. Elle est la forme d'expression d'un langage social par lequel un individu ou une catégorie d'individus donne du sens à son environnement. Elle traduit une « forme de vie » sémiotique dont la présente étude explicite les structures signifiantes. Il en ressort que la migration clandestine associe au parcours narratif canonique de la quête d'un objet de valeur rêvé qu'est « l'eldorado » occidental, un parcours passionnel à l'intérieur duquel le sujet migrant, par la « médiation proprioceptive », est soumis aux sensibilités de sa présence au(x) monde(s) et aux modulations des tensions qui en émergent. Ainsi, d'une part, dans son cours de vie de la migration, le migrant clandestin articule les figures passionnelles de la frustration, de l'obstination et de la désillusion. D'autre part, l'étude fait comprendre que pour persister et continuer d'exister en tant que forme de vie, la migration clandestine construit une axiologie fondée sur les oppositions spatio-temporelles entre l'occident et les pays du sud.

Mots clés : *forme de vie – migration – passion – persistance – sémiotique*

Abstract

Illegal migration is much more than a sociological phenomenon. It is the form of expression of a social language through which an individual or a category of individuals gives meaning to their environment. It translates a semiotic "form of life" whose significant structures are explained in this study. It emerges that clandestine migration associates with the canonical narrative journey of the quest for a dreamed object of value that is the Western

“Eldorado”, a passionate journey within which the migrating subject, through “proprioceptive mediation”, is subject to the sensitivities of its presence in the world(s) and to the modulations of the tensions that emerge. Thus, on the one hand, in his life course of migration, the illegal migrant articulates the passionate figures of frustration, obstinacy and disillusionment. On the other hand, the study makes it clear that in order to persist and continue to exist as a form of life, clandestine migration constructs an axiology based on the spatio-temporal oppositions between the Western countries and the countries of the South.

Keywords: *form of life – migration – passion – persistence – semiotic*

Introduction

L’immigration clandestine est l’un des plus gros défis planétaires de ce XXI^e siècle, au point que l’Organisation des Nations Unies, depuis le début des années 2000, consacre à ce phénomène, un observatoire, l’Organisation Internationale pour les Migrants (OIM), dont la mission est de produire et/ou de réunir la recherche scientifique internationale « afin d’aider à résoudre les problèmes opérationnels que pose la migration. » (M. McAuliffe et A. Triandafyllidou, 2022, p. 2). Ainsi, les rapports des recherches scientifiques pointent quelques raisons principales au phénomène de la migration clandestine, à savoir les causes économiques, climato-environnementale et socio-politique. C’est donc tout naturellement que les recherches de solutions s’orientent essentiellement vers ces différents domaines.

Or, le phénomène de la migration, avant d’être (ou peut-être d’ailleurs parce qu’il est) un problème de société, est d’abord et avant tout un fait « subjectif », dans le sens où l’entend C. Kerbrat-Orecchioni (1980, p. 73), c’est-à-dire comme un acte répondant à un jugement évaluatif, axiologique. Autrement dit, l’acte de migrer relève d’une intentionnalité individuelle du sujet-migrant, une conception du (de son) monde, qui l’emmène à mettre en perspective son environnement immédiat avec un ailleurs idéalisé. Ce faisant, il

n'est pas oiseux de poser aussi désormais le problème de la migration, surtout clandestine, comme l'expression d'une certaine sensibilité, d'une projection de valeurs subjectives dans « un ailleurs qui médiatise le rapport du sujet [au monde et] à lui-même » (A. J. Greimas, 1983, p. 21). Ainsi, au-delà des considérations psychologiques voire psychanalytiques du sujet-migrant, c'est le sens même de la dimension sensible ou passionnelle de son acte qu'il faut questionner, considérant que tout « agi » est le résultat des tensions internes auxquelles est soumis, en amont, le sujet sensible et agissant. Dès lors, le phénomène de l'immigration clandestine peut être envisagé, en tant que fait sensible signifiant, comme un objet d'intérêt pour la sémiotique du sensible et des passions ; c'est du moins le parti que prend cet article. L'on entreprend d'y questionner la structure émotionnelle ou sensible du migrant qui autorise à saisir le phénomène de l'immigration, surtout clandestine, comme une forme de vie passionnelle.

Nous postulons que le phénomène de la migration clandestine est loin de n'être qu'une simple donnée pragmatique, sociétale. Elle a une grande propension passionnelle que la science de la signification du sensible peut légitimement interroger et aider à conceptualiser. L'ambition affichée est donc de mettre à contribution les outils conceptuels, théoriques et méthodologiques de la sémiotique des passions dans cette mobilisation générale que sonne la communauté scientifique pour la résolution de ce problème. L'objectif est de révéler la sémantique de la dimension pathémique de ce phénomène et les effets de sens qu'il produit. Ainsi, au côté voire au-delà des recherches sociologique et psychologique, cette réflexion pourrait apporter une once d'interprétation au phénomène de la migration clandestine et, ce faisant, ouvrir une nouvelle voie de résolution de ce problème.

Notre démarche suivra trois étapes, partant d'une présentation succincte des concepts sémiotiques de l'étude des

passions, nécessaires à la compréhension et à l'analyse de la dimension pathémique de l'acte du sujet migrant clandestin. Nous nous intéresserons notamment aux théories de la sémiotique des passions (A. J. Greimas et J. Fontanille, 1991), à celles de la tensivité (J. Fontanille et C. Zilberberg, 1998) et à celles des formes de vie (J. Fontanille, 2015). Ces trois théories permettront de poser le fondement analytique du phénomène de la migration clandestine postulée comme un fait sensible et tensif. Puis, en nous laissant guider par le schéma passionnel canonique, nous observerons le parcours passionnel du migrant clandestin. Ainsi, le deuxième item de cette étude examinera les « modalisations des différentes figures passionnelles du migrant clandestin » dans le corpus. Le dernier point, enfin, explorera les « structures sémiotiques de la persistance de la forme de vie passionnelle du migrant clandestin. » Ce sera le lieu de mettre en évidence tensions des axiologies de la moralisation de cet univers passionnel et les éléments qui fondent sa persistance en tant que forme de vie.

1. Le sens du sensible et de l'affect

La sémiotique de l'affectivité admet qu'il existe un parcours de l'être en parallèle du parcours de l'action du sujet, que la recherche du sens ne peut (plus) ignorer. Dès lors, une nouvelle syntaxe s'impose, qui *a fortiori*, déborde les limites de la syntaxe sémio-narrative traditionnelle. Celle-ci prend en compte notamment les préconditions de la sensibilisation du sujet, la description des modalités de l'univers affectif et les tensions d'où émergent les rapports du sujet au monde, etc. Nous passerons en revue quelques concepts clés, nécessaires à la saisie du sens de l'univers passionnel.

1.1. *Le schéma passionnel canonique et la tensivité*

Le schéma passionnel s'appréhende comme le pendant sensible du schéma narratif canonique. Développé par A. J. Greimas et J. Fontanille (1991), il présente un dispositif autonome en quatre phases, qui décrit un autre parcours génératif du sens, depuis les premiers effluves du « sentir », d'une présence pour ainsi dire, non encore exprimable, jusqu'au moment où il devient connaissable et signifiant.

La première phase est la *disposition*. La disposition est une donnée psycho-discursive qui rend compte de l'état intérieur du sujet passionné avant la manifestation de la passion. Au niveau discursif, elle est traduite, dans la définition des passions, selon les langues, par des expressions revoyant à une certaine attitude préparant à « l'action » passionnelle. Ainsi, l'on retrouve dans le dictionnaire en langue française, des expressions telles que « disposition à », « inclination à », etc., tandis que la langue anglaise préfère... La disposition est donc un état, un instant pré-passionnel, qui porte le spectre d'un sujet de faire potentiel, au moyen d'une articulation modale entre l'être et le faire (A. J. Greimas et J. Fontanille, 1991, p. 66-67).

L'étape de la disposition débouche sur la *sensibilisation*. Comme son nom le laisse entendre, la sensibilisation est le moment où le sujet devient sensible à quelque chose. La sensibilisation fait donc intervenir les schèmes phoriques, lesquels font émerger les modulations tensives susceptibles d'engendrer le sujet passionnel et ses modalisations, et le *devenir* qui, se nourrissant de cette tension et notamment des tensions favorables à la scission, apporte une orientation, une détermination à la sensibilisation du sujet. En sémiotique tensive, l'on préfère le terme plus générique d'*advenir* à celui de *devenir* qui n'en serait plus qu'une forme spécifique, un procès tensif (J. Fontanille et C. Zilberberg, 1998, p. 118).

Puis vient le moment de l'apparition de l'émotion, qui peut être conçu comme l'étape d'un dénouement, un exutoire des

tensions auxquelles est soumis le sujet précédemment. Denis Bertrand (2000, p. 236) fait correspondre à l'émotion une « crise passionnelle qui prolonge et actualise la sensibilisation : c'est le moment de la pathémisation proprement dite », dans la mesure où l'émotion procède d'une discrétisation aspectuelle et modale de la passion concernée.

La dernière phase du schéma passionnel canonique est la phase de la *moralisation*. Sur cette étape, ce sont les concepteurs de la sémiotique des passions qui en parlent le mieux. A. J. Greimas et J. Fontanille (1991, p. 153-154) expliquent, en effet, que

La moralisation est l'opération par laquelle une culture rapporte un dispositif modal sensibilisé à une norme, conçue principalement pour réguler la communication passionnelle dans une communauté donnée. La moralisation signale donc, qu'elle soit d'origine individuelle ou collective, l'insertion d'une configuration passionnelle dans un espace communautaire. Elle se manifeste en langue par la présence de la péjoration ou de la mélioration, en général par l'intermédiaire de jugements d'excès, d'insuffisance ou de mesure, soit dans les lexèmes qui dénomment la passion, en condensation, soit dans les gloses qui les définissent, en expansion. En discours, la moralisation se reconnaît au fait qu'un observateur social est chargé d'évaluer l'effet de sens et qu'il est susceptible, afin de porter de tels jugements, de s'attribuer un rôle actantiel dans la configuration.

Par rapport au schéma narratif canonique, la moralisation équivaut à la sanction, c'est-à-dire à l'étape où la passion est soumise au jugement. Elle est donc une opération axiologique, dans le sens où elle se fonde sur les normes et valeurs culturelles, historiques ou d'usages propres à chaque communauté. Ce syntagme passionnel est régulé, modulé par la tensivité dans la

construction de la signification, notamment par la formation des valeurs.

La sémiotique tensive, en effet, conçoit tout procès comme le lieu de l'expression d'une présence sensible qui s'exprime sous forme de tension, « en termes d'intensité et en termes d'étendue et de quantité » (J. Fontanille, 2003, p. 70). Ici, la valeur de tout phénomène sensible est donc le produit d'une combinaison entre ces deux grandes dimensions ou valences que sont l'intensité et l'extensité. Ces deux valences se déclinent en deux sous-dimensions que sont le tempo et la tonicité pour l'intensité et la temporalité et la spatialité pour l'extensité. Mais la construction de la valeur de l'objet sensible exploite, au niveau discursif, la phoricité et l'aspectualité. Ainsi, la tensivité phorique désignera

L'ensemble des préconditions de la signification, parmi lesquelles nous avons identifié, d'une part, la protensivité, définissant un sujet tensif ou « presque-sujet », et qui engendre, sous l'effet des tensions favorables à la scission, le devenir, et, d'autre part, la fiducia, sur laquelle se dessinent des « ombres de valeur », destinées à engendrer les valences. » (A. J. Greimas et J. Fontanille, 1991, p. 84)

En effet, ces « ombres de valeur », pour être actualisées et stabilisées en valeur, doivent être discrétisées, d'une part par la catégorie thymique *euphorie/dysphorie* et d'autre part, au niveau aspectuel, notamment du point de vue de sa temporalité (*incohativité – durativité – terminativité*).

1.2. *Les formes de vie sémiotiques*

La deuxième théorie que nous convoquons dans cette étude est celle des formes de vie. Les formes de vie sont définies par J. Fontanille (2015, p. 14) comme une forme de langage « caractéristique des identités sociales et culturelles,

individuelles et collectives ». Elles visent principalement le sens des « manières de vivre » basées sur des schèmes passionnels, auxquels on ajoutera les schèmes d'intentionnalité et de goût (A. Perusset, 2019, p. 8-10). De ce point de vue, la théorie sémiotique des formes de vie trouve tout son sens dans l'analyse du phénomène social de la migration clandestine. Celle-ci, en effet, présente les caractéristiques d'une « manière de vivre » ou « d'une manière de faire » relativement stable et prévisible, déterminant une catégorie de personnes, aussi bien au niveau du langage qu'au niveau des actions, bref, il s'agit d'une manière d'agir qui soit caractéristique d'un individu ou d'un groupe d'individus. Mais une forme de vie, au-delà des choix et des accommodations spécifiques qu'elle manifeste dans une situation donnée, est aussi et surtout une configuration passionnelle intrinsèquement persistante, liée à une « manière d'être » authentique et propre au sujet. En cela, les formes de vie se caractérisent par un mode de persistance et de persévérance dans l'action du sujet. J. Fontanille énonce quelques principes axiologiques qui constituent la colonne vertébrale de l'existence d'une forme de vie, à savoir : « persévérer dans son cours, persévérer dans la répétition de soi-même ou dans son intention stratégique, persévérer dans le maintien de son objectif ou persévérer en admettant d'en changer, au moins provisoirement » (J. Fontanille, 2015, p. 36). Il y a donc forme de vie, lorsqu'un cours de vie, un phénomène social, une pratique humaine admet une *sémiose*, c'est-à-dire qu'il est susceptible d'être constituée en une forme (syntagmatique) de l'expression et une forme du contenu, exploitant les schèmes passionnels du collectif ou de l'individu qui le pratique et les schèmes existentiels nécessaires à sa propre persistance.

2. Le corpus

La réflexion sur la migration clandestine et son effet de sens passionnel nécessite de la cerner dans sa réalité psychologique et linguistique. Autrement dit, comment peut se concevoir et se traduire l'état d'âme du migrant clandestin ? Est-ce un sentiment vague de vouloir migrer ? Est-ce une inclination ? Ou alors est-ce un penchant, un simple effet de mode ? Il s'agit, à travers toutes ces questions, de constituer la nomenclature de ce langage passionnel afin de saisir les différentes étapes de son déploiement syntagmatique. Pour ce faire, nous nous appuyons sur quelques discours d'ex-migrants et de candidats à la migration clandestine, tels que recueillis par l'Organisation Internationale pour les Migrations. L'OIM fait partie du système des nations unies. Créée en 1951, cette organisation a pour mandat

de contribuer à faire en sorte que les migrations soient gérées de manière humaine et ordonnée, de promouvoir la coopération internationale en matière migratoire, de faciliter la recherche de solutions pratiques aux problèmes de migration, et enfin de fournir une aide humanitaire aux migrants dans le besoin, qu'il s'agisse de réfugiés, de personnes déplacées ou d'autres personnes déracinées¹.

Mais c'est surtout le volet scientifique de la mission de l'OIM qui en fait une source essentielle et privilégiée pour notre étude. Car en effet, l'OIM a également pour vocation de mener et de soutenir la recherche dans l'optique d'éclairer et d'orienter les politiques gouvernementales en matière de migration. L'OIM est ainsi une source crédible et officielle de production de données pour la recherche scientifique, mais elle est également un « éditeur des résultats de la recherche appliquée. »

En ce qui nous concerne, notre corpus est constitué d'une part, de données de l'OIM, notamment son rapport intitulé *État*

¹ Source : Notre action | L'OIM, ONU Migration (iom.int)

de la migration dans le monde 2022² et d'autre part, de témoignages de migrants recueillis et retranscrits à partir d'un film-reportage de la chaîne d'information internationale *France 24* intitulé « Les maudits »³, portant sur le retour en Côte d'Ivoire de candidats à l'immigration clandestine et à partir du témoignage d'un migrant clandestin installé en France et auteur d'un livre intitulé *Revenu des ténèbres* (2018). On y retrouve non seulement le récit du parcours des migrants clandestins, mais aussi et surtout l'expression de leur perception du monde, leur état d'âme, en un mot, tout l'univers sensible et passionnel qui accompagne le processus de la migration.

À partir des données recueillies, nous sommes en mesure de proposer une séquentialisation du récit du parcours de la migration clandestine en trois étapes. Il y a d'abord l'étape du « départ », ensuite celle de « la traversée » et enfin l'issue du périple, qui présente deux situations possibles : soit une arrivée plus ou moins heureuse en terre d'Europe, soit un retour forcé au point de départ. Chacune de ces étapes met exergue des structures narrative, modale, et discursive, que nous analyserons progressivement.

2.1. Le départ : partir, pour vivre, ... pour être.

L'étape du « départ » correspond au moment où le sujet migrant forme le projet de partir et les circonstances qui entourent ce départ. Tous les témoignages rapportent l'étape du départ à des conditions sociales délétères qui font émerger chez le sujet le projet de migration :

« J'ai déménagé dans la capitale, Banjul, à l'âge de 15 ans, pour vivre avec mon frère et aller au lycée. Mais je n'ai pas obtenu mon diplôme, car nous n'avions pas les moyens de payer les frais de scolarité. Il y a environ cinq ans, alors que j'avais une vingtaine d'années, mes amis m'ont

² Source : État de la migration dans le monde 2022 | IOM Publications Platform

³ Source : "Les maudits" : entre honte et espoir, les anciens migrants de retour en Côte d'Ivoire - YouTube

encouragé à quitter la Gambie. Ce n'est pas un pays riche, et nous avons entendu dire que des gens étaient partis et avaient réussi en Europe, envoyant de l'argent à leur famille. »⁴

« La vie de Kouamé bascule le 8 décembre 2012, lorsque deux hommes cagoulés font irruption chez lui, dans une capitale d'Afrique de l'Ouest. Sous les yeux du jeune homme de 14 ans, ils forcent sa mère à tuer son père. Puis la tuent également, avant de violer sa sœur. Kouamé s'enfuit miraculeusement. »⁵

« On leur dit n'allez pas vous allez mourir, mais les gens sont déjà morts, dans leurs têtes ils sont déjà morts, donc ils s'en fichent de partir, d'essayer »⁶

« Le jour de son départ, c'est moi-même qui l'ai accompagné au bord de la route principale... Avant de partir, nos conditions de vie le rendaient triste. Cela le faisait pleurer. Cet enfant est parti par compassion envers ses parents. »⁷

Cette séquence est suivie de l'étape que nous avons dénommée « la traversée ».

2.2. La traversée : au péril de la vie...

La séquence de « la traversée » décrit le long périple du migrant et l'ensemble des péripéties qu'il rencontre et qu'il devra surmonter sur ce parcours. Le terme de « traversée » est un terme générique plus qu'adapté à cette réalité, car, pour le cas spécifique des clandestins d'Afrique subsaharienne qui nous concerne, il ne s'agit ni plus ni moins de traversées de pays, de désert et enfin de la méditerranée. Dans les données et les propos

⁴ Source (OIM) : Propos d'Amadou Jobe, un migrant gambien. TÉMOIGNAGE - Un migrant gambien raconte sa tentative de rejoindre l'Europe | ONU Info. (Nous soulignons).

⁵ Cyrille Doumergue, *La Dépêche*, (Nous soulignons).

⁶ Source : "Les maudits" : entre honte et espoir, les anciens migrants de retour en Côte d'Ivoire - YouTube, (Nous soulignons).

⁷ Une mère de migrant explique le départ de son fils : Source : "Les maudits" : entre honte et espoir, les anciens migrants de retour en Côte d'Ivoire - YouTube (Nous soulignons).

recueillis, cette séquence correspond aux expressions et récits relatifs à la pérégrination et au défi de la survie du migrant.

Ainsi, aura-t-on des expressions telles que :

« Après avoir traversé le Ghana, le Niger, la Libye, l'Algérie et le Maroc, le jeune migrant doit franchir la mer Méditerranée. (...) Avant la traversée, les migrants se nourrissent seulement d'un bout de pain par jour, afin d'être légers et d'"être constipé pour ne pas faire n'importe quoi dans le Zodiac", puis les passeurs leur confisquent argent et téléphone. Armés, ils surveillent les migrants pendant la traversée (...) assis les uns sur les autres, entassés dans "la position d'un fœtus". Ils savent que s'ils tombent du véhicule, le chauffeur ne s'arrêtera pas et ils seront livrés à eux-mêmes (...) sous le soleil brûlant. Les migrants craignent aussi les Touaregs, qui, selon Kaoumé, les laisseraient "en plein milieu du désert, sous le soleil qui se charge de vous", après avoir volé le pick-up. »⁸

Je savais que de nombreuses personnes étaient mortes en essayant d'atteindre l'Europe, mais je pensais que je pouvais y arriver. (...) À chaque étape, nous devons payer pour pouvoir continuer. Nous nous sentions en danger mais, à ce stade, il était trop tard pour revenir en arrière.⁹

2.3. *L'arrivée ... ou le retour (l'issue)*

L'étape finale de la migration clandestine est l'aboutissement de la pérégrination du clandestin. Ce voyage connaît deux issues possibles : soit l'arrivée plus ou moins triomphale et accueillante sur le territoire européen, soit un retour déshonorant et humiliant au point de départ, comme peuvent en rendre compte ces différents témoignages :

⁸ Source : France infos : "Revenu des ténèbres", le témoignage poignant d'un jeune migrant (francetvinfo.fr) (Nous soulignons).

⁹ Source (OIM) : TÉMOIGNAGE - Un migrant gambien raconte sa tentative de rejoindre l'Europe | ONU Info. (Nous soulignons).

Lorsque nous sommes arrivés sur le rivage, nous avons été emmenés dans un centre de détention. Nous avons été battus par des soldats qui nous ont demandé de leur donner de l'argent, mais je n'avais plus rien. J'ai dû rester deux mois dans ces conditions difficiles et sales. (...) Finalement, des gens de l'ONU sont venus au centre. Ils nous ont donné des vêtements et de la nourriture et nous ont proposé un vol volontaire pour rentrer en Gambie. J'étais très triste : j'avais tout perdu et je devais repartir de zéro. Je ne voulais pas rentrer chez moi, mais je n'avais pas le choix¹⁰.

Ils n'ont prévenu personne de leur entourage. Ils savent que ce retour sera vu comme un échec. On les appelle « les maudits ». (...) Pour inciter au retour, l'OIM promet aux migrants une assistance financière. Quelques heures après leur arrivée, première désillusion. Le retour est amer. (...) Jeanne d'Arc Zagoré, (...) mère de deux enfants, a vécu sept ans en Tunisie. Elle est revenue sans rien et a dû repartir de zéro.¹¹

Jeanne d'Arc Zagoré : « depuis que je suis (revenue) en Côte d'Ivoire, c'est un combat que je vis, le combat de l'intégration, le combat de m'affirmer en tant que personne. Malheureusement pour moi comme pour beaucoup d'autres migrants, le retour n'a pas été facile, parce que moi je n'ai pas été accueillie par ma famille (...) J'ai été rejetée par ma famille. (...) Ce qui m'a marquée, c'est le fait qu'on m'ait dit clairement : « tu n'as rien foutu de ta vie depuis que tu es partie »¹²

Interview de Dr Lassiné Bamba, représentant pays, AVSI Côte d'Ivoire : « Les jeunes qui partent pour la route de la migration, généralement font partie d'une stratégie

¹⁰ *Ibidem*.

¹¹ Source : "Les maudits" : entre honte et espoir, les anciens migrants de retour en Côte d'Ivoire - YouTube, Commentaire du journaliste (Nous soulignons).

¹² *Idem*. Témoignage d'une ex-migrante, Jeanne d'Arc Zagoré. (Nous soulignons).

familiale, ils sont vus comme des investissements de la famille, comme des placements en terme de capital économique et social de la famille. Imaginez-vous que cette personne dont on a financé le départ par association, avec un objectif commun social, communautaire recherché, et cette personne arrive sans réussite (...) donc il y a cette perception en termes économique et de visage social aussi »¹³.

Cette séquence finale cristallise à elle seule toute la problématique passionnelle de la migration clandestine, dans ses tensions, ses modulations de l'être du migrant et ses oppositions axiologiques qui structurent le sens de ce phénomène. La nomenclature passionnelle qui émerge de cette séquentialisation du parcours narratif et passionnel du migrant permettra de mieux en saisir les effets de sens.

3. Nomenclature passionnelle de la migration clandestine

3.1. Disposition et horizon tensif de la migration clandestine : le rêve et l'attente

Le projet de la migration clandestine naît ou s'accompagne d'une mise en tension de l'existence et des attentes du potentiel sujet migrant. Cet instant précède l'étape du départ, car c'est ici que naissent les premières ondulations, les premiers questionnements qui mettent en perspective l'existence du sujet sensible, et d'où, plus tard, émergeront les valeurs, une fois polarisées en catégorie thymique euphorie/dysphorie. À ce stade, l'on ne peut encore parler de sujet migrant, dans la mesure où ce dernier, quoique déjà installé dans une instabilité ou un tiraillement intérieur, n'arrive pas encore à donner une orientation définitive et à prendre la décision qui fera alors de lui

¹³ *Idem.* Interview de Dr Lassiné Bamba, représentant pays, AVSI Côte d'Ivoire (Nous soulignons).

ou non, un candidat à l'immigration. La métaphore de « l'horizon tensif » employée par A. J. Greimas et J. Fontanille (1991, p. 23) décrit assez bien ce moment où le sujet sensible projette ses attentes non encore définies, non encore connues, mais déjà existantes comme une force, une énergie, vers un horizon tout aussi innommable. Cet espace tensif, borné d'un côté par un « ici » non plus désiré ou dédaigné et un « ailleurs » rêvé et désiré par le sujet sentant, construisant cette « tensivité phorique », constitue la précondition de la formation du sujet passionnel. Dans le discours du futur candidat à la migration, cette tensivité phorique est mise en exergue par le contraste entre la misère dans laquelle il vit (« nous n'avions pas les moyens » ; « ce n'était pas un pays riche » ; « nos conditions de vie le rendaient triste. Cela le faisait pleurer ») et l'espérance d'une réussite en Europe (« des gens étaient partis et avaient réussi en Europe, envoyant de l'argent à leur famille » ; « Cet enfant est parti par compassion envers ses parents »). Mais à ce stade, le sujet n'est que potentiellement candidat à la migration. Il n'est qu'un proto-actant, car cette opposition entre ces deux pôles n'est qu'une conscience de la chose, une présence, une énergie, qui n'est pas encore « une prise de position et n'implique pas la discrétisation des pôles » en présence (A. J. Greimas et J. Fontanille, 1991, p. 25). Pour l'heure, la migration vers les terres européennes n'est qu'une idée, une « valence », c'est-à-dire une potentialité parmi d'autres, et non une « valeur » pour le sujet. Pour que la migration devienne une valeur, il faut que le sujet sensible, proto-actant passionnel, dans cette tension entre ces deux pôles, modalise ce pressentiment par une décision de partir. La modalisation est donc, à la fois, le moyen par lequel l'objet est investi de valeur phorique positive (bien, nécessaire, etc.) par le sujet, s'impose à lui et l'emporte, et qui détermine le sujet enfin comme un sujet passionné.

3.2. *La structure modale de la sommation et la construction de la valeur de la migration*

La migration devient un objet de valeur pour le sujet dès lors que celui-ci, vis-à-vis du projet de migration, entreprend un investissement sémantique, phorique et axiologique. En d'autres termes, il y a valorisation de la migration lorsque le sujet prend une décision de positivation de l'une des valences en tension dans l'étape du « sentir », en l'occurrence la valence du « partir ». Cette valorisation intervient dans le phénomène de la sommation, défini comme l'instant où le sujet « connaît », détermine le monde, cette chose avec laquelle il interagit dans et par son corps propre et fait le choix de se déterminer par rapport à elle en lui donnant une valeur. Cette modulation des valences d'où naît la valeur est accompagnée d'une modalisation du faire et de l'être, qui font du proto-actant un actant sujet clairement affiché. Comme le laisse clairement entendre le titre de *l'item II.1. (Le départ : partir, pour vivre, ... pour être)*, la passion de la migration modalise à la fois un faire (« vivre ») et un état (« être »). La survenance de la valeur dans le projet de migration intervient, en effet, lorsque les actants engagés dans ce processus, et en particulier le sujet et l'objet dans l'opération de jonction, sont affectés à la fois par les modalités de *l'être* et du *faire*. A. J. Greimas et J. Fontanille expliquent comment le *faire*, modalité *a priori* « étrangère » aux états d'âmes, interagit et s'homogénéise avec *l'être* dans la construction du sujet passionnel en ces termes :

On distinguera pour commencer un sujet propre à chaque type d'énoncé narratif : un sujet d'état et un sujet de faire, selon que les jonctions sont considérées comme résultat ou comme opération, comme « phase » ou comme « chemin » ; on pose dès maintenant comme principe, en guise d'hypothèse de travail, que les passions concernent, dans l'organisation d'ensemble de la théorie, l'« être » du sujet et non son « faire », ce qui ne signifie pas bien entendu que

les passions n'ont rien à voir avec le faire et le sujet de faire, ne serait-ce que parce que ce dernier comporte, lui aussi, un « être » qui est sa compétence. Le sujet affecté par la passion sera donc toujours, en dernier ressort, un sujet modalisé selon l'« être », c'est-à-dire un sujet considéré comme sujet d'état même si par ailleurs il est responsable d'un faire : la question s'est déjà posée, nous l'avons ramenée à la distinction entre états de choses et états d'âme et proposé de reconnaître une procédure d'homogénéisation, fondatrice de la passion et reposant sur la médiation du corps sentant-percevant. (A. J. Greimas et J. Fontanille, 1991, p. 53-54).

En ce qui concerne le sujet migrant clandestin, l'état passionnel est animé par le faire, soit comme résultat soit comme déclencheur. L'étape du départ, par exemple, qui manifeste la passion du désespoir voire de la culpabilité face aux conditions de vie familiale débouche inexorablement sur un *faire*, un passage à l'acte de migrer. Puis, à la fin du parcours passionnel, ce *faire* débouchera à son tour sur un nouvel état passionnel, qui est soit la frustration due à l'échec, soit la satisfaction que produit la réussite. Par ailleurs, l'évolution du sujet, passant de proto-actant de migration à sujet migrant, se produit par cette articulation entre compétence modale et existence modale. Ainsi, la culpabilité du potentiel migrant qui naît de l'état de disjonction du bonheur de sa famille (*ne-pas-être* heureux) ne peut faire de ce sujet désolé, un sujet migrant que par l'intervention d'un *devoir-faire* et/ou d'un *vouloir-faire*. C'est ce qui transparait dans le corpus, précisément dans *l'item II.1* (Le départ) : « nous avons entendu dire que des gens étaient partis et avaient réussi en Europe, envoyant de l'argent à leur famille » ; « Avant de partir, nos conditions de vie le rendaient triste. Cela le faisait pleurer. Cet enfant est parti par compassion envers ses parents. » Le *vouloir-être* heureux conduit au *devoir-partir* et au *vouloir-partir*, qui sont les deux compétences

modales essentielles du sujet migrant clandestin. Il y a donc, ici, un agencement modal entre l'*être* et le *faire* du sujet migrant, puis, en continuant le parcours passionnel, entre son *faire* et son *être* (par exemple, de l'étape de la traversée (*item II.2*) à celle de l'arrivée ou du retour (*item II.3*). Mais les agencements entre le *faire* et l'*être* ne sont pas les seuls dispositifs modaux de la sommation.

4. Modalisations des différentes figures passionnelles du migrant clandestin : frustration – obstination – désillusion/satisfaction

Le parcours passionnel du migrant clandestin met en lumière un agglomérat de figures passionnelles articulables avec les trois grandes étapes du parcours narratif décrites plus haut. La disposition, par exemple, qui entraînera chez le sujet passionné le désir de migrer, prend la figure de la frustration. *Le Robert Maxi Plus* (2018) définit le « frustré » comme celui qui se sent « privé d'un bien, d'un avantage sur lequel il comptait », « d'une satisfaction ». Cette première passion est le résultat d'une configuration modale dans laquelle le sujet manifeste un *devoir-être* (la conscience d'être l'espoir ou la solution pour sa famille) + un *vouloir-être* (la volonté de sortir sa famille de la misère) + un *ne pas pouvoir-être* (l'impuissance face à la situation). Le passage à l'acte de migrer (*devoir-faire, vouloir-faire et faire*), malgré les risques prévisibles et avérés, est donc sous-tendu par cette première figure passionnelle, cette première modalisation de l'être du sujet qu'est la frustration.

Ensuite, intervient la seconde figure passionnelle qui est l'obstination ou l'entêtement. Il ne s'agit pas seulement de détermination (« action de déterminer », résultat d'une décision, etc.), qui, elle, est plus proche en intensité d'une modalisation du faire (*vouloir-faire*), mais bien plus d'une modalisation profonde de l'être qui emmène le sujet à poursuivre son objet

coûte-que-coûte. À propos de la passion de l'obstination, A. J. Greimas et J. Fontanille (1991, p. 68) expliquent que le dispositif modal caractéristique de la passion « obstination » est constitué par des modalisations de l'être ; en effet, un simple vouloir-faire ne suffirait pas à expliquer la poursuite indéfectible du faire dans ce cas, puisqu'on trouvera autant d'exemples qu'il en faut où, malgré la présence d'un vouloir-faire présupposé par le faire, le sujet abandonne son programme et renonce devant l'obstacle. C'est donc bien l'« excédent modal » régissant qui garantit la poursuite de la performance malgré l'obstacle et qui caractérise spécifiquement l'obstination.

L'obstination présente une configuration modale particulière qui oppose les deux modalités virtualisantes, *devoir-être* et *vouloir-être*, au négatif des deux modalités actualisantes, *savoir ne-pas-être* et *pouvoir ne-pas-être*. En effet, alors qu'il doit être et veut être celui qui fait, le sujet obstiné sait surtout qu'il n'est pas et qu'il ne peut pas être. Et c'est de cette contrariété que se nourrit l'obstination. L'on retrouve cette structure modale canonique de l'obstination chez le sujet migrant clandestin, notamment dans le récit du périple migratoire, tel que rapporté par les migrants eux-mêmes dans l'*item II.2* :

« Je savais que de nombreuses personnes étaient mortes en essayant d'atteindre l'Europe, mais je pensais que je pouvais y arriver (...) Nous nous sentions en danger mais, à ce stade, il était trop tard pour revenir en arrière. »

Dans ces propos, l'on retrouve cette contrariété, ce paradoxe même, qui anime l'état d'âme du sujet qui sait les risques qu'il court (la mort) et l'improbabilité de la quête (pouvoir ne pas atteindre l'Europe), sans pour autant y renoncer, sans pouvoir se départir de ce que A. J. Greimas et J. Fontanille (1991, p. 70) appellent sa « désirabilité » profonde de se rendre en Europe (ne

plus pouvoir s'arrêter et revenir en arrière). La structure modale de l'être du sujet migrant pendant le voyage, met donc en confrontation le *devoir-être*, le *vouloir-être*, le *savoir-ne-pas-être* et le *pouvoir-ne-pas-être*. Dans cette étape, la modalité essentielle, qui régit toutes les autres, est naturellement le *devoir-être*, plus que le *vouloir-être*. Elle surdétermine le *savoir-ne-pas-être* et le *pouvoir-ne-pas-être* et produit un *ne-plus-pouvoir* revenir sur ses pas, autrement dit un *devoir-être* malgré... Cette confrontation des modalités se perçoit notamment dans les moments critiques du voyage, comme durant la traversée du désert du Sahara ou sur la méditerranée où s'expriment les tensions entre l'impossibilité où se trouve le sujet migrant à rebrousser chemin et l'improbabilité de réussir cette traversée.

Enfin, la dernière étape du parcours, qui concerne l'issue du voyage, présente une autre configuration passionnelle du sujet migrant. Selon que cette issue est heureuse (arrivée, accueil et intégration en Europe) ou malheureuse (refoulement par les autorités frontalières vers le pays d'origine) le migrant clandestin peut présenter deux figures passionnelles : la désillusion et la satisfaction. La satisfaction étant, ici, sans grand intérêt pour l'appréhension du trouble émotionnel du migrant dans cette forme de vie particulière que constitue la clandestinité, l'analyse se poursuivra avec la passion de la désillusion, provoquée par l'échec du projet. La désillusion est « le fait de perdre toute illusion », tout espoir (*Le Robert Maxi Plus*, 2019). Elle traduit une forme de déception, c'est-à-dire le constat amer d'une attente non comblée. L'analyse montre bien que la désillusion du migrant clandestin est le produit d'une structure modale polémique entre les modalités du *devoir-être* et du *vouloir-être* de départ, qui virtualisent l'espoir, l'optimisme et la probabilité d'être, et les modalités actualisantes négatives du *savoir ne pas être* et *ne pas pouvoir être* de la fin du parcours. La contrariété survient non seulement par l'absence de *pouvoir*

et de *savoir*, mais aussi et surtout par la présence permanente du *devoir-être* à travers toutes les phases du parcours. Cette modalité rend compte d'un contrat tacite entre le sujet et un destinataire et appelle, à la fin, une sanction. Pour la plupart des migrants clandestins, ce destinataire qui les pousse à l'aventure est un actant collectif moral (la société) ou physique (les parents), qu'on retrouve dans le corpus :

« Il y a environ cinq ans, alors que j'avais une vingtaine d'années, mes amis m'ont encouragé à *quitter la Gambie*. *Ce n'est pas un pays riche*, et nous avons entendu dire que des gens étaient partis et avaient réussi en Europe, envoyant de l'argent à *leur famille*. »¹⁴

Avant de partir, *nos conditions de vie* le rendaient triste. Cela le faisait pleurer. Cet enfant est parti *par compassion envers ses parents*. »¹⁵

Le manque d'opportunité socio-professionnelle dans le pays d'origine et les conditions de vie difficiles des parents agissent, ici, comme des destinataires du programme narratif. Du point de vue de la syntaxe discursive de la passion, ces destinataires provoquent la sensibilisation du sujet migrant et l'acquisition de la compétence modale du *devoir-être*. Le sujet migrant clandestin se sent donc investi par les siens de la mission d'être le porteur d'espoir d'une famille qui, à la fin du parcours, agit comme un destinataire judicateur de la mission. C'est notamment ce qu'explique Lassiné Bamba, représentant pays AVSI Côte d'Ivoire :

« Les jeunes qui partent pour la route de la migration, généralement font partie d'une stratégie familiale, ils sont vus comme des investissements de la famille, comme des placements en terme de capital économique et social de la

¹⁴ Source (OIM) : Propos d'Amadou Jobe, un migrant gambien. TÉMOIGNAGE - Un migrant gambien raconte sa tentative de rejoindre l'Europe | ONU Info. (Nous soulignons).

¹⁵ Une mère de migrant explique le départ de son fils : Source : "Les maudits" : entre honte et espoir, les anciens migrants de retour en Côte d'Ivoire - YouTube. (Nous soulignons).

famille. Imaginez-vous que cette personne dont on a financé le départ par association, avec un objectif commun social, communautaire recherché, et cette personne arrive sans réussite (...) donc il y a cette perception en termes économique et de visage social aussi »¹⁶.

Cette action, purement cognitive, est dénommée dans la syntaxe discursive de la passion, *moralisation*. Si la sanction dans le schéma narratif canonique s'observe dans l'action du destinataire-judicateur, la moralisation, qui est son pendant sensible ou même se confond parfois à sa dimension cognitive, ne peut s'appréhender que selon l'état thymique que manifeste le sujet passionnel. La moralisation traduit « l'activité d'un actant évaluateur » (A. J. Greimas et J. Fontanille, 1999, p. 162) vis-à-vis des comportements des sujets passionnels. Ce mot, « moralisation », prend son sens le plus littéral dans le cas de la migration, où le sujet migrant est souvent jugé par sa famille et son entourage. La moralisation varie selon les figures passionnelles que manifeste le sujet et surtout selon l'univers axiologique du destinataire-judicateur. Ainsi, par exemple, du point de vue de la famille et des parents, qui fondent en le migrant clandestin tout espoir d'une vie meilleure, l'obstination et l'entêtement de ce dernier seront positivement valorisés, alors que du point de vue de la société et des gouvernants, ces passions auront une valeur négative, parce qu'entraînant le sujet dans un projet illicite.

Pour revenir à cette dernière séquence, la moralisation est saisissable à travers deux nouvelles figures passionnelles, la crainte et la honte, qui apparaissent à côté et/ou juste à la suite de la désillusion chez le sujet qui entrevoit la perspective d'un retour au pays. Le dictionnaire *Le Robert Maxi Plus* définit la crainte comme un « sentiment par lequel on craint *quelqu'un* ou quelque chose ; appréhension inquiète », et la honte comme un

¹⁶ Interview de Dr Lassiné Bamba, représentant pays, AVSI Côte d'Ivoire (Nous soulignons).

« déshonneur humiliant ; un sentiment pénible d'infériorité ou d'humiliation devant *autrui* ». La crainte et la honte sont donc deux états d'âme qui ont la particularité d'être provoqués par la projection sur soi du jugement potentiel d'un tiers (« quelqu'un », « *autrui* »). C'est ce qui transparait dans les propos des migrants de retour dans leur pays dans *l'item 1.3* : Ils n'ont prévenu personne de leur entourage. Ils savent que ce retour sera vu comme un échec. On les appelle « les maudits ». (...) Quelques heures après leur arrivée, première désillusion. Le retour est amer.

Jeanne d'Arc Zagoré : « depuis que je suis (revenue) en Côte d'Ivoire, c'est un combat que je vis, le combat de l'intégration, le combat de m'affirmer en tant que personne. Malheureusement pour moi comme pour beaucoup d'autres migrants, le retour n'a pas été facile, parce que moi je n'ai pas été accueillie par ma famille (...) J'ai été rejetée par ma famille. (...) Ce qui m'a marquée, c'est le fait qu'on m'ait dit clairement : « tu n'as rien foutu de ta vie depuis que tu es partie »¹⁷

La structure modale de la crainte et de la honte donne la prééminence à la modalité du savoir, comme le montre la seconde phrase de cet extrait : « Ils *savent* que ce retour sera vu comme un échec ». Il s'agit, en effet, d'une anticipation par le « savoir » qui modifie l'état émotionnel du sujet sensible. Le sujet craintif, par exemple, a la conscience d'un danger dont il a peur et dont il sait qu'il faut se méfier, mais surtout dont il sait que l'issue est inéluctable. Le migrant clandestin sait qu'il sera raillé par les siens, à son retour ; il voudrait ne pas y retourner, mais il sait qu'il ne peut pas ne pas y retourner, y étant forcé par les autorités des frontières européennes. Il est, dès lors, modalisé par le *savoir* mais aussi par le *vouloir-ne-pas-faire* (ne pas retourner dans son pays) et le *savoir ne-pas-pouvoir-ne-pas-*

¹⁷ *Idem*. Témoignage d'une ex-migrante, Jeanne d'Arc Zagoré. (Nous soulignons).

faire (pas d'autre choix que de retourner dans son pays). La puissance des passions de la crainte et de la honte réside justement dans cette surdétermination du *savoir* sur le *vouloir* et le *pouvoir*, qui installe le sujet non seulement dans l'impuissance de l'action, mais et pis encore, dans la conscience (*savoir*) de cette impuissance. Selon que cette conscience de l'impuissance est moyennement ou fortement modulée, elle peut faire émerger, chez le sujet migrant clandestin, d'autres figures passionnelles comme le sujet désespéré, le dépressif, voire le suicidaire. Ce qu'il est intéressant de noter, ici, est le rôle primordial du moralisateur de l'échec de la migration, rôle assumé essentiellement par la famille et la société. De fait, s'il est attendu que la moralisation, de façon générale, évalue la passion, et met de la sorte fin au parcours passionnel, ce qui l'est moins, en revanche, c'est que cette évaluation déclenche un nouveau cycle de passion. C'est ce que nous observons chez le migrant clandestin dont la valorisation négative du parcours comme échec par les siens, plutôt que d'arrêter le parcours passionnel, fait émerger deux nouvelles passions que sont la crainte et la honte.

Toutes ces singularités font de la migration clandestine une forme de vie passionnelle distinctive à l'intérieur de l'ensemble des pratiques de migration des peuples, dont on peut interroger les structures sémiotiques qui en fondent la persistance.

5. Structures sémiotiques de la persistance de la forme de vie passionnelle du migrant clandestin

La persistance d'un cours d'existence, d'un fait social, fait référence à sa permanence. Il s'agit d'un ensemble d'éléments de pertinence qui, non seulement, fonde son identité, la distingue parmi plusieurs autres, mais aussi et surtout qui participe de son dynamisme et par ricochet de sa pérennisation. Dans *Par-delà*

nature et culture (2005), l'anthropologue Philippe Descolas rapporte la persistance des cours d'existence entre l'homme et son environnement à quatre modes d'identifications que sont le totémisme, l'analogisme, l'animisme et le naturalisme. La notion de persistance sous-tend donc indifféremment toute vie, toute existence qui se pérennise ou tend à l'être. J. Fontanille et A. Perusset (2021, p. 86-103), à ce propos, expliqueront que Telle qu'elle est envisagée jusqu'à présent, la forme de vie apparaît comme une qualité de la vie ; la qualité exprimée par un opérateur passionné en interaction avec son environnement immédiat. Elle désigne en ce sens, conjointement, la manière qu'a l'individu de persévérer dans un cours d'action (extensité interactionnelle) et la façon qu'il a de vivre cette persévérance (intensité passionnelle).

Il est donc loisible de s'interroger sur la question de la persistance des formes de vie, et principalement de la forme de vie de la migration clandestine. Mais d'entrée, dire que la migration clandestine relève d'une « forme de vie » et non plus simplement d'un cours d'action isolé, auquel s'applique une « stratégie » de survie, c'est reconnaître qu'elle constitue un langage social, auquel on peut postuler un contenu et une structure formelle, que l'analyse devra déterminer. On parle de forme de vie « quand on identifie des styles stratégiques cohérents, récurrents, relativement indépendants des situations thématiques, et suffisamment puissants pour influencer toutes les pratiques et toutes les manifestations sémiotiques d'un groupe ou d'un type social et culturel » (J. Fontanille, 2015, p. 142). Pour persister et persévérer, une forme de vie doit articuler les catégories phénoménologiques élémentaires de toute existence que sont le temps et l'espace, car c'est dans ce champ de présence même, où se déploie un cours (« cours » comme dynamique à la fois temporelle et spatiale) que se déroule toute

existence : ce sont ces « formes spatiales et temporelles qui permettent à la vie de persévérer dans son cours, et, ce faisant, de lui donner du sens » (J. Fontanille, 2015, p. 157).

La forme de vie de la migration clandestine met, en effet, en exergue une certaine cohérence et une certaine congruence qui animent tout schéma de migration clandestine. Au-delà des rôles thématiques et figuratifs singuliers (peu importe qu'il s'agisse de migrant économique ou climatique ou encore politique, etc.), le schéma canonique de la migration clandestine et les différentes structures qui l'animent (narratives, passionnelles et énonciatives) restent identiques, lesquelles structures sont fondées sur un régime de croyance spécifique qui perpétue et fait persister cette forme de vie, et, par voie de conséquence, la rend difficile à résorber. J. Fontanille explique, de manière simple, que

croire en la vie que nous menons, croire en ce qui fonde notre existence, c'est adhérer et s'identifier, parmi toutes les options disponibles dans la société à laquelle nous appartenons, à celles qui nous semblent le plus à même de garantir à la fois la continuation de notre cours d'existence, ainsi que, tout particulièrement celui des groupes auxquels nous pensons appartenir. Ce régime de croyance serait donc un régime d'« identification », l'identification à ce qui fait qu'un cours d'existence persiste. (J. Fontanille, 2015, p. 17)

On peut donc, en dernier ressort, rechercher les éléments de la signification qui participent de la dynamique, de la répétition de cette pratique, et en définitive, de sa persistance dans la plupart des sociétés du sud, et notamment les sociétés d'Afrique subsaharienne. Comme toutes les formes de vie sémiotiques, la migration clandestine possède un régime de croyance spécifique sans lequel et en dehors duquel elle ne

saurait être interprétée, ou du moins, sa congruence ne saurait être appréhendée. Car ce sont « ces croyances qui nous mettent au monde » (J. Fontanille, 2015, p. 152), qui nous font nous mouvoir et persévérer dans nos actes. L'élément fondamental constitutif de la persistance de la migration clandestine est à rechercher dans les formes spatio-temporelles et leur investissement axiologique, qui inscrivent le procès de la migration clandestine dans une tension due à l'existence d'un manque et l'impossibilité où se trouve le sujet-migrant de combler ce manque. Ainsi, au niveau des formes spatiales, la migration configure une opposition spatiale entre l'*ici* (le pays d'origine) et l'*ailleurs* (l'occident), de sorte que le manque est associé à l'espace d'origine, figurativisé par les conditions de vie difficiles dans les sociétés subsahariennes, tandis que le comblement du manque est associé à l'espace de destination, figurativisé par une société occidentale prospère. Cette première configuration spatiale est surdéterminée par une structure temporelle qui accroît ce qu'on pourrait nommer, à la suite de A. J. Greimas (1987) « l'imperfection » de la forme de vie migrante clandestine, dans la mesure où l'existence de l'objet de valeur (l'eldorado occidental) et sa conjonction reposent sur un mode potentiel voire chimérique et donc temporellement non déterminé. Ce régime spatio-temporel est encore plus prégnant lorsqu'il s'exprime au moyen des réseaux sociaux numériques. Ceux-ci, en effet, par les images qu'ils diffusent, créent chez le sujet migrant l'illusion d'une conjonction évidente avec son objet de valeur. Cette opération est rendue possible par le caractère d'instantanéité, d'immédiateté de ces médias, qui en réduisant le temps (la durée), provoque un effet de fusion des espaces du champ de présence. Autrement dit, le sujet migrant fait, ici, l'*expérience* sensible (le vécu) de sa conjonction avec son objet de valeur sans que celle-ci ait une existence réelle, par une progression dans l'espace, par exemple. J. Fontanille explique que « l'expérience implique [...] un embrayage, en

raison de l'immédiateté de la relation sensible au monde [...]. L'immédiateté de l'expérience [...] se manifeste par la présence sensible d'un cours de vie, organisé autour de l'actant corps de l'expérience et qui se déploie dans le monde des phénomènes. » (J. Fontanille, 2015, p. 168). Une conséquence directe est d'entretenir chez le migrant clandestin cet espoir, ce rêve qu'il désire réaliser. On comprend donc que la persistance de la forme de vie de la migration clandestine repose essentiellement sur cette tension *espace/temps* et le programme d'une évolution des structures modales, en passant de la virtualisation de l'expérience sensible et du rêve à sa réalisation.

Conclusion

Dans cette étude, nous avons décrit la dynamique de la signification de la migration clandestine, en tant qu'elle constitue une pratique sociale « déviante », une forme de vie persistante dans de nombreuses sociétés africaines. La perspective sémiotique qu'ouvre une telle étude, sur un sujet *a priori* sociologique, politique voire économique, éclaire sous un jour nouveau cette problématique. La réflexion pose la migration clandestine comme ce qu'elle est et devrait d'abord être, c'est-à-dire un acte, un langage social par lequel un individu ou une catégorie d'individus donne du sens à son environnement et interagit avec le monde. Ainsi, l'analyse de la migration clandestine a mis en exergue les imbrications de la dimension pragmatique – observable à travers le parcours narratif, avec ses syntagmes transformationnels et ses structures modales – et la dimension passionnelle, avec la survenue des tensions affectives et leurs différentes modulations sur le parcours de la migration. En dernier lieu, l'étude du phénomène de la migration clandestine a donné à saisir les éléments qui fondent la persistance d'une forme de vie que les gouvernants et la société elle-même tentent, à des fortunes diverses,

d'éradiquer. Il en ressort que si la migration clandestine des pays du sud vers les pays du nord est dynamique et persistante, c'est parce que celle-ci exploite les structures spatiales et temporelles, au travers desquelles se construit toute l'axiologie existentielle de la migration, notamment entre le *malheur/ici* et le *bonheur/ailleurs*. L'examen de la migration clandestine sous l'angle des formes de vie sémiotiques présente donc un double intérêt : il s'agit, dans un premier temps, de saisir les structures profondes qui participent à la signification de ce phénomène social, et dans un second temps, de proposer une perspective nouvelle à la lutte contre la migration clandestine que les formes de vie sémiotiques invitent à ne pas amputer de sa dimension sensible. Et même si la réflexion s'est portée sur quelques cas seulement et spécifiquement sur l'Afrique, la migration clandestine est un problème planétaire, dont la forme évolue, certes, d'un espace à un autre, mais dont le sens profond se construit aussi à partir de la maxime universelle qui veut que l'existence soit liée à la notion de territoire. Ce faisant, même si les résultats de cette étude sur la migration clandestine en Afrique ne sont pas généralisables, ils ne doivent toutefois pas être envisagés comme spécifiques à ce seul territoire. Ils constituent un parangon structurel du phénomène. Comme le disent J. Fontanille et N. Couégnas (2018, p. 11), « les questions posées par un territoire donné ne sont jamais entièrement spécifiques à ce territoire. Et les réponses qu'on y apporte peuvent être spécifiques, mais jamais irréductiblement singulières. » Aussi, cette étude autorise-t-elle, en définitive, à envisager une structure signifiante commune à toute migration clandestine, comme articulant trois domaines du sens, à travers une sémiotique de l'action, une sémiotique du sensible et une sémiotique du territoire.

Références bibliographiques

Le corpus

DOUMERGUE Cyril, 2018. « Kouamé, la longue marche d'un migrant «revenu des ténèbres» - ladepeche.fr, Publié le 26/12/2018 à 07:13.

FRANCE INFOS, "Revenu des ténèbres", le témoignage poignant d'un jeune migrant (francetvinfo.fr)

FRANCE 24, "Les maudits" : entre honte et espoir, les anciens migrants de retour en Côte d'Ivoire - YouTube

Les ouvrages critiques

BERTRAND Denis, 2000. *Précis de sémiotique littéraire*, Nathan Paris.

DESCOLAS Philippe, 2005. *Par-delà nature et culture*, Gallimard, Paris.

FONTANILLE Jacques, 2015. *Formes de vie*, PUL, Liège.

FONTANILLE Jacques, 2008. *Pratiques sémiotiques*, PUF, Paris.

FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, 2018. *Terres de sens. Essai d'anthroposémiotique*, Pulim, Limoges.

FONTANILLE Jacques et PERUSSET Alain, 2021. « Les formes de vie entre pratiques et cultures, styles et idéaux de vie. » Estudos Semióticos [online], vol. 17. 2. Thematic Issue: "Semiotics and culture". São Paulo, august 2021. p. 86-103.

FONTANILLE Jacques et ZILBERBERG Claude, 1998. *Tension et signification*, Mardaga, Hayen.

GREIMAS Argildas Julien, 1987. *De l'imperfection*, Fanlac, Paris.

GREIMAS Argildas Julien et FONTANILLE Jacques, 1991. *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Seuil, Paris.

KERBRAT-ORECCHIONI Cathérine, 1980. *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Armand Colin, Paris.

MCAULIFFE M. et TRIANDAFYLLIDOU A., 2021. *État de la migration dans le monde 2022*, Genève, Organisation internationale pour les migrations (OIM),

PERUSSET Alain, 2019. « Des formes de vie aux styles de vie, et vice-versa » in *Actes Sémiotiques*, n° 122. Disponible sur : <https://www.unilim.fr/actes_semiotiques/6288> Document créé le 31/01/2019